

LA GUERRE AU BON DIEU

Vrai ! Je n'en reviens pas, le voyant de mes yeux, A peine si j'y crois. Quoi ! tant de furieux Pour insulter au ciel, s'attaquer à l'Eglise ! O comble de folie, ou comble de sottise ! Comme l'a dit si bien un illustre orateur : "N'est-ce pas insensé, douter du Créateur. " Et nier le bon Dieu, le Dieu cher à sa mère ? " Puis, si souvent la vie est douloureuse, amère, Il nous faut la traîner comme un pesant fardeau, Marchant vers l'avenir voilé d'un noir rideau. Là-bas, mais qui du moins par instants se colore Pour nous par un reflet de la divine aurore, Par delà le tombeau, gonfle toujours béant, L'espérance nous rit. Ce n'est pas le néant Que l'on craint. Saluons l'aube sainte et nouvelle Et le rayonnement d'une joie éternelle ! Quand on a tant souffert et de l'âme et du corps, Et qu'un homme, on croit, pour prix de longs efforts, Avoir gagné le ciel, suprême récompense, Ces gens nous viennent dire : " Oh ! l'ignorant qui pense " Qu'après le dernier jour il est un lendemain, " Et qu'il est autre chose au terme du chemin " Que cet affreux trou noir qu'on appelle la tombe, " Où tout va s'engloutir ! Tant pis pour qui succombe " Sans avoir eu sa part de bonheur ici-bas ; " Lui-même il s'est volé, car le reste n'est pas. " Le monde entier l'a cru, comme l'ont cru nos pères, " Mais, bast ! tous ces gens-là se leurreraient de chimères. " Plus absurde entre tous nous paraît le chrétien ! " Ne songeons qu'à bien vivre et mourir ! " — Oui, très-bien !

Mais, vains mots, tout cela ! Où donc la jouissance Si je suis pauvre ou bien si, depuis la naissance, J'ai vécu de régime et traîné un corps chétif, Ou, jeune et fort, deviens tout à coup maladif ? A l'homme qui gémit sur la fatale couche, En proie aux maux cruels, et la plainte à la bouche, Comme on est bien venu de dire : " Egayez-vous ! " Car après c'est trop tard ! " Au malheureux époux Qui voit mettre au cercueil sa femme idolâtrée, Et baigne de ses pleurs la dépouille sacrée, A l'infortuné père, à Rachel sanglotant Apprès d'un berceau vide ou qui, dans un instant, S'est vu ravir son fils à la fleur des années, Dirait-on : " A quoi bon ces plaintes surannées, " Comme ces vaines espoirs ! Pourquoi planter des croix ? " Lever les yeux au ciel ! On ne meurt qu'une fois " Et l'on meurt tout entier ! " — Oh ! l'aimable parole, Dans les poignants chagrins comme cela console ! Et quand je sens mon cœur à ce point révolté, N'est-ce pas qu'un tel mot ment à la vérité ? Ou bien il faut, fermant les yeux à l'évidence, Oui, nier la douleur comme la Providence, Et, plutôt que Jésus, divin Révélateur, En croire aveuglément le vil blasphémateur !

BATHILD BOUQUOL.

NOUS SOMMES AU BAL
MAIS OÙ DONC ?

C'était au commencement de janvier. Neuf heures du soir sonnaient à ma pendule. Ma modeste toilette de bal achevée, j'attendais les pieds sur les chenets que le cabriolet de places que j'avais envoyé chercher arrivât. Ma porte s'ouvre brusquement. Je reconnais un de mes nombreux cousins, François Lavinée, fils unique d'un petit propriétaire de province. Emigré depuis six mois de Coulanges, sa ville natale, il fonctionne dans la capitale en qualité de clerc au fond d'une étude d'avoué.

Après un serrement de main échangé : — Je joue de malheur, s'écrie-t-il, ta toilette me relève des projets de sortie. Moi qui comptais m'établir ce soir au coin de ton feu, et fumer de ton tabac turc dans une de tes pipes algériennes, en attendant l'ouverture des bals masqués.

— Nous ferons mieux. Nous allons passer chez toi, où tu t'habilleras promptement, et je te conduirai dans une soirée.

— Volontiers. Malgré tes goûts de demi-savant, d'homme à bouquins, tu ne laisses pas que de voir le beau monde, je te sais de belles connaissances.

— J'ai la manie d'entretenir des relations dans toutes les classes.

— Je ne puis manquer de me former en t'accompagnant. Où allons-nous ? Dans quelque grosse maison ?

— Hé ! hé !

— Chez un avoué peut-être ? Je suis de tous les samedis que donne mon patron.

— C'est superbe vraiment.

— Ce n'est pas chez un avoué.

— Un agent de change, un gros bonnet de la finance ? on me donne à espérer que l'hiver prochain je pourrais bien être présenté...

— Ce n'est pas non plus un personnage de la finance.

— Alors je ne vois pas... à moins que ce ne soit à l'Élysée.

— Je te conduis chez un boucher.

— Il est joli celui-là !

— Je te répète que je suis invité ce soir chez un boucher, et j'offre de t'y présenter.

— C'est une mauvaise plaisanterie.

— Je ne plaisante nullement. J'ai pour habitude d'estimer les hommes selon que des rapports avec eux peuvent m'instruire ou m'amuser, et non d'après la profession

dans laquelle il leur a plu d'intéresser leurs capitaux. Aujourd'hui je suis curieux de voir.

— Je me figure ton bal de boucher : un Polyphème et sa robuste femelle faisant les honneurs en tablier et en sabots garnis de paille ; des cuves de suif embrasé pour éclairer l'autre : comme rafraîchissements, des tartines à la moelle et des côtelettes de présalé pour les demoiselles ; des têtes de veaux, des pyramides de gigots, d'éclanches pour les dames ; des arpens de gras double, des montagnes d'aloiaux, de poitrines, de culottes pour les cavaliers ; comme orchestre, les mugissements, bêlements, beuglements des victimes dont on attire le crâne jusqu'à l'anneau fatal, et pour marquer la mesure le son lourd du maillet qui s'abat. Rien que d'y penser, je crois sentir mes jambes flageoller sur un parquet de graisse ; mon diner d'il y a deux heures, mon maigre diner de trente-deux sous se fige dans les profondeurs de mon estomac.

— Tu me permettras...
— Je ne permettrai rien. Un bal de boucher !

— Cependant...
— Il n'y a pas de cependant.

— Ta tirade éloquente n'avait ébranlé : cette logique confondante qui prévient l'objection et l'écrase dans l'œuf, achève de me convaincre. Je renonce au bal.

— A la bonne heure.
— Je te conduis dans une autre maison.

— Chez qui ?
— Chez M. Ledoux, un homme pour qui je sens une véritable estime. Le hasard nous a mis en relation depuis peu. C'est la première fois que je le verrai chez lui.

— Que fait-il ?
— Je n'ai jamais causé avec lui de sa profession.

— Ce sont de ces choses qu'il est facile de deviner. Chaque profession a son vernis, son odeur.
— On risque de se tromper.

— Lorsqu'on manque de tact, d'instinct d'observation...
— Tu crois.

— Je ne suis à Paris que depuis six mois. Eh bien ! que j'écoute dix minutes causer notre maître de maison, et je me charge de t'apprendre quel est son état. Rien qu'à sa mise, à l'inspection du mobilier de son appartement, je parie le dépister, eût-il intérêt à s'enlaidir d'une triple couche de mystère.

— Je ne suis pas fâché de te mettre à l'épreuve ; promets-moi que tu ne t'aideras que de ton tact et de ton instinct d'observation.
— C'est convenu.

— Que tu t'interdiras auprès de qui que ce soit toute question, même la plus indirecte, qui aurait pour but de provoquer des renseignements.
— J'en donne ma parole.

— Il se fait tard, partons.
* * * Arrivés dans le salon de M. Ledoux, les présentations accomplies et quelques danses :

— Ce bal a très-bonne façon, me dit mon cousin : des domestiques avec des boutons à chiffre, sur les plateaux du punch et des glaces, des cavaliers qui ont une tenue satisfaisante, tous gants jaunes et beaucoup de souliers vernis ; des danseuses jeunes et charmantes, toutes des camélias à la main, et beaucoup d'éventails vrais chinois. C'est absolument comme chez mon patron. Nous sommes du bon côté de la ligne d'Equateur social, nous voyons en pleine profession libérale.

— Mon cher, les souliers et les éventails se vernissent, le punch et la bougie brûlent et coulent pour tout le monde. Au collègue l'archet du maître à danser redresse les jarrets fléchissants de l'héritier du tailleur ; la fille de l'épicier apprend à régler ses bonds aux sons de la pochette dans le réfectoire d'un pensionnat ou dans l'arrière-boutique paternelle. Paris compte trois mille professeurs de grâces, qui courent le cachet depuis cinq francs jusqu'à dix sols. Crois-moi, ne te prononce pas encore. Va bride en main.

— Ce qui est tout-à-fait concluant, c'est le joli ton de la maîtresse de la maison.

— Elle a des manières naturelles et gracieuses, surtout cette politesse du cœur, la seule dont je fasse cas, celle qui ne peut s'acquérir, qui suppose de l'esprit joint à de la bienveillance. Cependant je me défie du luxe de son piano. Ce clavier en nacre de perle, cette surcharge de dorures, sont un grave délit contre le bon goût. Crois-moi, ceci est suspect. Elle semble menacée d'une maladie de langueur. J'ai entendu prononcer le mot *anévrisme*, un mal de personnes tout à fait comme il faut.

— Reste de plus en plus sur tes gardes. La médecine constate aujourd'hui la floraison de l'anévrisme à tous les étages, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde. De ce que nous voyons jusqu'ici nous n'avons rien à conclure pour la profession de M. Ledoux, attaquons directement sa personne.

— Oh ! lui, avec l'ironie légère de son sourire, j'en fais un homme d'intelligence et de beaucoup d'intelligence. Ce n'est point un avoué ; Dieu merci, je les connais tous, mais il se rattache nécessairement à l'avoué. Cette grande tournure, belle quoique déjà austère à trente-cinq ans, sont le Palais. M. Ledoux, M. Lenoux, votre bras sait ce que pèse une liasse de dossiers ; vous n'êtes ni avoué ni clerc d'avoué, mais vous êtes avocat.

— Et moi je parie que non. Tu viens ainsi que moi de l'entendre causer.

— Oui, j'ai recueilli de lui, sur des thèses générales de législation et de politique, des choses d'un grand sens et fort bien dites.

— A-t-il, comme messieurs les avocats, de ces grandes queues de phrases, toujours les mêmes, sur lesquelles les gens faisant métier d'improvisation prennent leur point d'appui pour s'élaner d'un syllogisme à un autre, à peu près comme les montagnards pèsent sur leur long bâton ferré pour sauter de roc en roc ? Lorsqu'il discute, jette-t-il ses poignets dans l'espace, comme un homme habitué à lutter contre de lourdes manches qui tendent sans cesse à recouvrir ses mains ? Porte-t-il la tête en avant et le cou tendu, comme un homme habitué à lancer sa parole de bas en haut jusqu'à un tribunal ?

— Alors ce doit être un juge.
— Il porterait sa tête constamment en arrière, comme un personnage habitué à laisser tomber une sentence de haut en bas. Il s'interdirait toute finesse et toute variété d'inflexions. La voix d'un juge n'a qu'une corde, et la plus grave possible. L'idéal pour lui, c'est d'arriver à réciter sur une seule et même note : *Ordonne la mise en liberté ou condamne à la peine de mort*. Mettons de la patience dans notre recherche et rapprochons-nous du sujet à observer.

Un petit cercle s'était retranché dans un coin à l'abri des jambes des danseurs. M. Ledoux y prenait part à une discussion sur une question d'hygiène publique. Son raisonnement brilla encore par le sens et la clarté.

— Comment ai-je pu tâtonner si longtemps ? me dit le jeune naturel de Coulanges ; il n'y a nul doute, M. Ledoux est médecin.

— J'affirmerais le contraire ; dans la discussion il a toujours dit *air* et jamais *arygène*, *migraine* et jamais *céphalagie*. D'ailleurs, depuis le commencement du bal, l'as-tu vu s'occuper une seule fois de constater à quel degré de Réaumur s'élevait la température du salon ?

— J'ai tort... Et le malheureux s'en fut chercher dans les joies d'une contredance l'oubli de ce nouvel échec.

* * * Plus tard je le rejoignis dans un cabinet de travail attenant au salon. Il considérait dans une sorte de rêverie les livres de la bibliothèque. Enfin rompant le silence :

— Cette collection, murmura-t-il, est loin d'avoir été formée au hasard ; un goût assez sévère y a présidé. M. Ledoux est philantrope et lettré, sa profession est d'écrire.

— Quelle calomnie ! le monosyllabe *moi* persiste-t-il sur ses lèvres, plus opiniâtre que sur les nôtres, à nous modeste vulgaire ? L'excellent homme coud-il régulièrement, en guise de prospectus, au bas de chacune de ses phrases, cette ingénieuse réclame : Ainsi que vous avez pu voir

dans tel de mes ouvrages ; ou encore : Ainsi que je l'ai démontré victorieusement page tant !

Le jour menaçait bientôt de paraître, et l'imagination de mon cousin refusait de le servir mieux. Cependant notre bonne étoile amena à quelques pas de nous M. Ledoux et d'autres interlocuteurs. Nous étions à même d'entendre la conversation. " Oui, messieurs, disait l'homme énigmatique, le vivant logographe : l'entrepôt général de tannerie pour toutes les peaux de Paris va bon train. Demain on rédige la loi à présenter aux chambres. C'est l'affaire d'une séance du conseil. Mes raisons ont triomphé."

Là-dessus mon cousin François, en poussant un long soupir de satisfaction : — Que Dieu te récompense, homme de bien, qui viens enfin de te trahir toi-même ! Je suis sang et eau... Force m'allait être d'y renoncer ; car voilà le dernier galop terminé, et tout le monde cherche ses manteaux. Nous ne partirons donc pas sans avoir deviné.

— Je le crois bien, la tannerie, les peaux t'ont mis sur la voie.

— M. Ledoux est un haut fonctionnaire.

— Ah ! ah ! ah !

— Tu en doutes ?

— As-tu surpris un instant sur sa face cette teinte de grave préoccupation, cette contraction inhérente aux traits et au sourcil du plus minime Jupiter tonnant du pouvoir ?

Nous nous préparions à descendre l'escalier.

M. Ledoux, du haut du palier, jeta un adieu à une personne déjà en bas, puis sa voix passant de l'accent flûté à l'explosion de la colère : " Cet imbécile (je dois à mon cousin et à moi cette justice qu'il s'adressait non pas à l'un de nous, mais à un homme en tablier qui, sa canquette à la main, se tenait dans un coin du palier) ; cet imbécile ! venir me demander par lequel il doit commencer ! Retrouvez la queue de chaque animal, et voyez lequel est marqué A." Puis se tournant vers nous et nous touchant la main : " C'est bien aimable de votre part de ne vous être retirés que les derniers. Que le ciel vous accorde dans votre partie des aides de camp plus intelligents que les machines à qui j'ai affaire dans la mienne ! Je vous souhaite le bonsoir, ou plutôt le bonjour ! " Et il rentra dans l'appartement.

— Eh bien ! mon cher, mécriai-je en gagnant la porte cochère, ton esprit est-il encore à la torture ?

— Plus que jamais.

— La réprimande avait cependant un son assez clair.

C'est un mystère qui va s'assombrissant de plus en plus.

— Range-toi, faisons place à cette calèche qui rentre.

— Quel joli attelage gris pommelé. Mais vois donc cet homme qui dort dans la voiture un masque à la main, affublé d'une casaque de paille.

— Je le connais.

Ici deux domestiques abattirent le marche-pied. Le jeune homme, à la suite de trois ou quatre bâillements, étendit les bras, présenta les jambes l'une après l'autre et glissa plutôt qu'il ne descendit jusqu'à terre. Peu à peu ses yeux s'ouvrirent, et son regard rencontrant le mien : " Eh ! eh ! vous quittez le bal de mon frère, vous autres, moi je n'ai jamais pu me décider à y rester, quoique de la maison. J'arrive de Frascati. Un monde fou, une joie, un tapage d'enfer. Quarante habitués du cercle, ce qu'il y a de mieux en chevaux ; tout cela costumé en paillasses, en macaires, en savetiers. Nous avons rossé trois municipaux. Je vais me coucher, car je ne me sens pas bien. Voilà quatre ou cinq jours que je porte mal le vin de Champagne : au revoir."

François Lavinée demeurait abasourdi. L'apparition de l'élegant frère de M. Ledoux le jetait dans un dédale inextricable de nouvelles combinaisons.

— Décidément, s'écria-t-il avec désespoir en franchissant la porte de la rue, il est écrit que je saurai rien. L'attelage gris-pommelé, la marque A, la queue qu'on retrouve, c'est à en perdre raison. Au